CAROLINE

HINAULT

SOLAK

ROUERGUE noir

Présentation

Sur la presqu'île de Solak, au nord du cercle polaire arctique, trois hommes cohabitent tant bien que mal. Grizzly est un scientifi que idéaliste qui effectue des observations climatologiques ; Roq et Piotr sont deux militaires au passé trouble, en charge de la surveillance du territoire et de son drapeau. Une tension s'installe lorsqu'arrive la recrue, un jeune soldat énigmatique, hélitreuillé juste avant l'hiver arctique et sa grande nuit. Sa présence muette, menaçante, exacerbe la violence latente qui existait au sein du groupe. Quand la nuit polaire tombe pour plusieurs mois, il devient évident qu'un drame va se produire. Qui est véritable-ment la recrue ? De quel côté frappera la tragédie ?
Dans ce premier roman écrit « à l'os » et traversé par un sentiment de révolte qui en a façonné la langue, Caroline Hinault installe aux confi ns des territoires de l'imaginaire un huis clos glaçant, dont la tension exprimée à travers le fl ux de pensée du narrateur innerve les pages jusqu'à son explosion fi nale.

Née en 1981 à Saint-Brieuc, Caroline Hinault est agrégée de Lettres modernes. Elle enseigne la littérature à Rennes où elle vit aujourd'hui.

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Hans Gissinger

© Éditions du Rouergue 2021
www.lerouergue.com

CAROLINE HINAULT

SOLAK

roman

ROUERGUE
noir

Aux femmes-promesses.

Quelquefois les agneaux se changent en lionnes, en tigresses, en pieuvres.

Louise Michel, *Mémoires*.

On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret.

Henri Michaux, « Le grand combat ».

La lame s'enfonce dans la chair de l'abdomen comme un sexe d'homme dans un sexe de femme, c'est doux, ça glisse beurré dans les plis de l'autre, une caresse lente qui perce l'envers jusqu'à l'abîme offert où la colère tombe et implose.

La lame creuse en vrille lisse. Sa mèche fore un trou rouge d'où la révolte de tout temps, du premier jour, celle jamais éteinte avec son noyau noir qui lui roulait au ventre depuis l'obscurité originelle, souffletait dans tout son corps, fulminait et tapait de son pied de taureau aux narines dilatées ; la révolte qui gangrenait tout, empêchait tout, ne pouvait se dire, exulter, jouir pour mourir ; la révolte qui l'inondait quotidiennement d'une sève opaque et gluante et sur laquelle un couvercle de plomb appuyait comme sur un œuf de vautour qu'on empêcherait d'éclore ; la révolte qui grondait depuis des zones lointaines, profondes et incarnées ; la révolte au reflet d'œil sombre, qui était sienne et pas seulement, qui avait tout infecté, corrompu et dont la seule issue était la mort imminente ou le crime, qui avait

choisi le crime, avait cessé de prendre sur soi pour prendre dans l'autre, lui fendre l'abdomen et y tracer une voie par laquelle la colère allait enfin pouvoir perler, puruler, jaillir en un intarissable geyser de sang et de soulagement ; la révolte qui dévorait de ses dents creuses jusqu'au regard sur le monde, le rendait inhabitable, hostile et inconnu ; la révolte giclait à l'air libre désormais, ensanglantait ses doigts, se répandait en fleuve sur les phalanges crispées qui tenaient rouge la garde, profond dans le gargouillis des entrailles à la résistance molle et au poids d'une lourdeur soudain incommensurable.

Mais déjà le flot brun commençait à tarir, le corps à s'affaisser, hagard et bête devant sa propre mort. Le soulagement n'est jamais qu'un éclair.

On ne sait jamais ce qui suit.

QUELQUE PART
AU NORD DU CERCLE ARCTIQUE,
AVANT LA FIN DU SIÈCLE PASSÉ

AOÛT

Un autre câble en l'air, une langue qui se déplie depuis la gueule de l'hélico et une silhouette de gamin qui descend laborieuse, c'est pas bon signe, bordel. Il va pas rester coincé entre ciel et terre ce couillon-là qui jette des regards dessous lui ? Il doit être en train de se demander ce qu'il est venu foutre dans cet enfer qui se passait très bien des hommes, mais il faut bien qu'il y ait un lieu, c'est celui-là. Sûr que ça s'oublie pas, le spectacle qu'il devine au bout du vide, là tout en bas, à la racine du vertige, le gros œil de la presqu'île qui le fixe mauvais sous ses paupières d'eau froide. Le câble coulisse, le gamin se balance dans les rafales, agrippé au filin comme un nourrisson à sa mère. Nous trois on le regarde faire, têtes en l'air, cou cassé. Ceux de là-haut continuent à dérouler le fil qui est plus qu'à quelques mètres du sol. Enfin la queue du câble caresse les poils de la toundra et le gamin pose deux guiboles flageolantes par terre, tête baissée sous la capuche fouettée par l'air. Avec le vent et le souffle de l'hélico, ça lui prend plusieurs minutes de se détacher du harnais, sans parler du froid qui engourdit les doigts. Il nous

fait signe, se met à l'écart. On se précipite dans l'enfer de bourrasques, nos capuches sur la fente du regard, on saisit les câbles, les pinces, on réattelle tout le merdier, le container tout juste accouché de son précieux chargement dans lequel on a calé comme on a pu le cercueil d'Igor. On recule loin pour observer le troc de mort-vivant. On fait signe là-haut que c'est bon. On attend. Attendre, c'est mille petites bouches de froid qui vous entament le corps sous la parka. Le container décolle du sol en grinçant pour s'envoler à la suite de l'hélico. Il plane léger en direction du brise-glace qui mouille à l'horizon et qu'on reverra plus avant des mois. Seul comme une mouche écrasée, le gosse se tient au milieu du terrain où les herbes commencent tout juste à redresser la tête.

Tout de suite, je me suis demandé comment il allait tenir dans ce désert glacé. Je le revoyais punaisé à son câble comme un insecte sur du papier tue-mouches. D'abord il avait fallu le temps de stabiliser l'hélico, le vent de nord-est était puissant, ceux d'en haut avaient fait glisser le container en premier.

Dans l'air soufflé par rafales, il avait fallu se remuer avec Grizzly et Roq, affronter les gifles du vent en se protégeant de l'avant-bras, avec le froid qui en profite toujours pour vous faire ses baisers d'aiguilles rouillées. Dépoter, empoter à rebours. On avait fait sauter les clenches, les gants s'étaient activés pour ouvrir les portes, sortir les caisses, ça pèse une tonne ces machins-là, une année de repas en boîtes, peut-être quelques fruits frais si l'intendant a bien voulu nous accorder une dose de fibres avant l'enfilade de haricots et de soupes qui nous bouchent le trou pire que du ciment frais, tout ça pour garder un drapeau quand on y pense, et que d'autres troufions puissent pas claironner au monde que leurs bottes sont prioritaires, ce morceau-là, il est à nous, rien qu'à nous. Au bout d'un moment, le bazar a été

déchargé. Faut avouer, le ravitaillement c'est un événement qui tend son cou de dindon à la surface des jours, ça fait toujours son petit effet dans nos caboches tièdes. Les caisses contiennent pourtant jamais rien d'incroyable, aucune révélation, si bien que je frétille pas non plus de la queue, mais ça donne une chance à cette crevure d'illusion qu'on croit toujours avoir bien écrabouillée au fond de soi et qui palpite encore parfois comme quoi, saleté d'espoir. L'avantage de l'âge c'est qu'on le fait taire très vite et moi je suis trop vieux pour tout, y compris cette saloperie de froid qui me craquelle la bouche et me couperose tellement la gueule que j'ai l'air d'un lutin de papier mâché roulé dans le sucre glace.

J'ai pas pu m'empêcher de penser au jour où l'hélico reviendrait chercher le gamin. Qui pouvait dire si je serais encore là quand le bourdonnement de l'appareil reviendrait briser la coque du silence pour hélitreuiller en sens inverse la recrue qui serait plus vierge mais transformée sévère par le froid et la grande Nuit, un jour ou l'autre, forcément ? Dans le fond, je savais que je crèverai là, jamais je reviendrai chez les terriens, c'était convenu comme ça. Je me laisserai envelopper dans mon manteau de fausse sagesse et le froid finira gentiment son travail, la banquise comme un linceul brodé d'avance. Mais pour un jeune soldat même d'esprit aventureux, la solitude, l'hiver et le Pater sont de sérieux ennemis.

Y avait qu'à voir Igor. Pauvre Igor. La charpente pourtant taillée pour cette vie-là. Une mâchoire-équerre plantée à angle droit sous le bonnet, des biceps bien durs qu'on devinait bandés sous l'édredon de la parka, faut le faire deviner le nerveux d'un muscle sous les couches de laine et de duvet comme si le spectre de sa chair se baladait tranquille à la surface du manteau. À Solak, on finit par croire que la peau, les muscles, tout ce petit monde chaud et souterrain du corps, ça existe plus, c'est une légende de vivants,

même les entrailles sont figées, l'estomac rose en stalagmite, les intestins congelés. Malgré ses biceps bien vivants ou à cause peut-être, Igor a commencé à gripper. Il a dû sentir qu'il se cryogénisait de l'intérieur et s'est mis à causer tout seul. On le fait tous. Mais Igor parlait seul avec nous, c'était ça le problème, c'est par le langage, toujours, que ça commence. Il avait trouvé refuge dans un coin de sa tête, le seul qui crachotait encore un peu de chaleur. Chaque jour qui passait, il se repliait un peu plus sur ce foyer minuscule qui brûlait dans sa boîte crânienne pour y réchauffer le ragoût de sa folie. Au début, on s'est pas trop méfiés. On l'entendait chanter, marmonner. Et puis au fil des nuits, parce que c'était pendant la grande Nuit, faut croire qu'il a cédé à l'obscurité. Il a dû penser que jamais plus le soleil reviendrait et c'était plus qu'il pouvait supporter, Igor, cette vie de chien aveugle. En tout cas, il sortait presque plus de son baraquement et on l'entendait pleurer, crier, pousser seul des rires glaçants dans un délire incompréhensible. Ses paroles pour personne se déversaient en flots continus, on l'entendait se raccrocher aux mots comme à des balises de secours dans une cacophonie solitaire, un baragouin imaginaire. Il coulait. Je le savais bien moi, qu'il coulait, mais qu'est-ce qu'on pouvait y faire ? À la fin, il sortait plus de sa baraque pourrie bouffée par le froid et l'humidité, même pas pour venir manger à la Centrale. Grizzly ou moi, on lui déposait son repas à la porte, on l'entendait hurler dans la grande Nuit comme une satanée bonne femme qui accouche ou un loup esseulé. On pouvait plus lui parler, accéder jusqu'à lui. Les rares fois où il m'a ouvert la porte, il m'a regardé d'un œil qui jonglait seul dans son orbite à vous congeler les tripes mieux qu'une tempête de neige.

Igor est sorti un matin. Je dis un matin mais c'était encore la grande Nuit si bien que le noir avait tout avalé et qu'on